

Les temps modernes

Le 19 septembre 1985, 25 ans jour pour jour après Pierre-Elliott Trudeau et Jacques Hébert, cinq fausses innocentes à la solde de La Vie en rose entraînent dans une Chine de moins en moins rouge¹. À la recherche des Chinoises de la modernisation, qui voient leurs conditions de travail et de vie modifiées par les politiques économiques de Deng Xiaoping. Entre le journalisme d'enquête et le tourisme de choc, l'expérience se révélerait pleine de contradictions.

par Françoise Guénette



«**C**anton is quite like Hong Kong, but the rest, you'll see, is a real shock!» Le grand Texan revient de l'intérieur du pays avec sa femme et une cinquantaine d'autres touristes «organisés». Asséné dans l'ascenseur du chic hôtel White Swan, dont les quelque 30 étages dominant la boueuse Rivière des perles et le vieux Guangzhou, son avertissement nous fera sourire tout le mois, d'un «real shock» à un autre.

Un mois pendant lequel nous irons, en train première classe ou en avion, dans un confort qui nous agace un peu, de Guangzhou (Canton) à Hangzhou, Shanghai, Beijing (Pékin) et Guilin, accompagnées de madame Dai Yuzhang, l'interprète et intermédiaire fournie par l'Association des journalistes chinois, dont nous sommes les «invitées» (voir encart *Qui et Comment?*).

Dans ce cadre officiel, nous interrogerons des dizaines de femmes, selon un scénario implacable qui ne semble pas avoir beaucoup changé depuis l'époque des premières délégations d'étrangers invitées en Chine communiste. Comme pour Trudeau et Hébert en 1960, il y aura toujours une grande salle de réunion, des fauteuils recouverts de

dentelles, des tasses de thé vert fumant devant nous, un «bref exposé» des réalisations de l'organisme ou des chiffres de production (toujours en hausse farouche) de l'entreprise, enfin une visite des lieux.

Nos questions, techniques ou spontanées, se heurteront souvent à un discours positif, d'un unanimité pour nous inhabituel. Là où des Québécoises auraient des réponses sensiblement différentes ou complémentaires, nos vis-à-vis chinoises nous offriront souvent la même version des choses, rarement critique du régime, jamais discordante. Ceci en toute courtoisie, avec une gentillesse souriante, malgré l'expérience et la chaleur communicative de madame Dai.

Nous devons donc, pour nous faire une idée des effets de la modernisation sur les femmes, confronter ce que nous entendons à ce que nous voyons, à ce que nous avons lu et lirons.

En déclenchant en 1978 le programme dit des Quatre modernisations, l'homme fort du régime chinois, Deng Xiaoping, tournait carrément le dos aux 30 années précédentes, pendant lesquelles la Chine, fermée sur elle-même, avait suivi Mao Tse-tung sur la voie révolutionnaire. De la Libération

(1949) au Grand Bond en avant (1956-58) à la Révolution culturelle (1965-75), cette recherche d'abord politique d'une société complètement différente avait conduit le pays, déjà pauvre et arriéré, à un sous-développement et à une surpopulation également affolants.

«Mao avait poursuivi l'objectif sacrilège, raconte le journaliste Tiziano Terzani, de «créer un homme nouveau». Deng, témoin des souffrances provoquées par cette quête, rendit l'homme chinois à sa nature et à ses instincts. Mao avait placé les objectifs moraux au-dessus des incitations matérielles. Deng le pragmatique parla «d'élever le niveau de vie du peuple».

À la vision politique succédèrent les priorités économiques. À la campagne, où vivent 80% des Chinois-es, le Gouvernement démantela les communes agricoles et instaura un système de responsabilité individuelle, tout en permettant aux fermiers de vendre au marché libre leurs surplus de production. Il s'ensuivit une hausse de la productivité et un enrichissement fabuleux d'une partie des paysans. Il encouragea la reprise d'une économie privée interdite par Mao, c'est-à-dire la multiplication de petites et moyennes entreprises privées dans les services (restaurants, hôtels, coiffeurs, tailleurs, etc.), dans

le commerce, dans l'industrie légère ou les transports. Enfin, il transforma certaines villes du Sud, comme Shenzhen, en expériences limitées de capitalisme, pour y attirer les investisseurs de Hong Kong et d'ailleurs. Toutes ces expériences s'effectuant cependant à l'intérieur du Plan national, car l'économie chinoise, pour Deng Xiaoping, doit demeurer socialiste et sous l'égide du Parti tout-puissant.

La Chine millénaire avait toujours su se protéger des influences extérieures, bien avant la construction de sa Grande Muraille anti-nomades, et avait vécu repliée sur elle-même et sa culture. Deng «ouvrit» la Chine, ce gigantesque marché de 1 300 000 000 d'individus, au commerce international, aux capitaux étrangers et aux *joint ventures*, au tourisme de masse et à la technologie occidentale dont l'économie avait besoin.

Mais «quand on ouvre les fenêtres, les mouches entrent avec l'air nouveau...» Deng et son gouvernement ne veulent rien savoir des mouches, c'est-à-dire de l'idéologie et des valeurs (individualisme, liberté sexuelle, liberté d'expression, religion, etc.) qui vien-

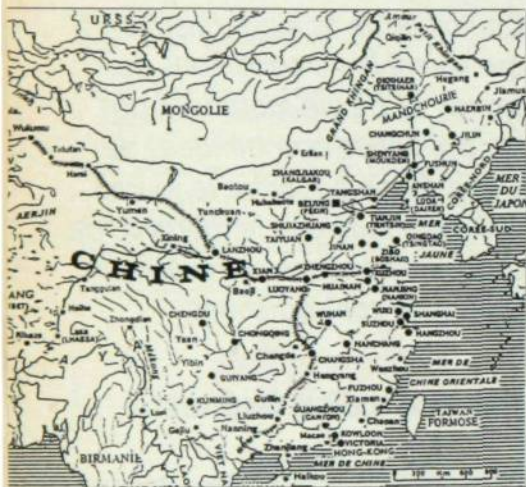
Dans *The Good Earth*, Pearl Buck décrit en Olu une paysanne chinoise assez typique jusqu'au début du siècle: enfant, Olu est vendue comme esclave à une famille riche. À l'adolescence, n'ayant échappé au bandage des pieds et au viol que parce qu'elle est trop laide, elle est revendue, comme épouse, à un paysan frustré, pauvre mais ambitieux. Elle lui fera quelques fils et, en période de famine, elle noiera elle-même le bébé fille superflu. Après qu'elle ait travaillé pour lui toute sa vie comme une bête de somme, son mari lui imposera une concubine jeune et oisive. Et elle mourra servante, déchirée par une longue maladie.

Jusqu'en 1949, les Olu n'étaient pas rares dans ces campagnes chinoises où l'on déplore encore aujourd'hui des «relents de féodalisme». Avec la Longue Marche des forces révolutionnaires de Mao Tse-tung d'abord, la Libération du pays des griffes du Kuomintang ensuite, les femmes accédaient en 1949 à une égalité juridique vite reconnue dans la constitution de la République. Malgré ces lois impeccables, malgré l'égalitarisme for-

complète émancipation des Chinoises: «Quand la modernisation socialiste sera réalisée, les femmes maîtriseront des techniques professionnelles et modernes et seront libérées du travail physique épuisant. À ce moment-là, la Chine aura une base matérielle solide, ses ressources collectives seront multipliées et les femmes se verront déchargées des corvées domestiques³.»

Sept, huit ans plus tard, ces prédictions optimistes sont-elles réalisées ou en voie de l'être? Les mesures économiques adoptées pour achever les Quatre modernisations (de l'agriculture, de l'industrie, de la défense, des sciences et technologies) ont-elles fait avancer politiquement et économiquement les Chinoises? Comment les travailleuses intellectuelles ou agricoles, cadres ou ouvrières, voient-elles évoluer leur situation? Se font-elles offrir une formation professionnelle plus rentable, axée vers les nouveaux services, l'informatique, l'industrie?

Politiquement sous-représentées à la fois au gouvernement et au comité central du Parti communiste, cherchent-elles ces années-ci à gagner plus de pouvoir? Quelles



nent avec les capitaux, avec le cinéma américain (*Rambo* a tenu l'affiche trois mois à Pékin en 1985), les couturiers français, les discothèques et même avec les féministes aux cheveux roses (en voyant passer ma tête colorée, dans un train, une cadre a désavoué ce «très mauvais exemple pour la jeunesse!»). Ne parlons pas des pires formes de «pollution spirituelle» que sont la pornographie et la prostitution, réparées et violemment combattues.

Jusqu'à maintenant, on a beaucoup vanté les succès de la réforme engagée par Deng, dans la presse chinoise comme occidentale. On a peu insisté sur les nouvelles disparités ainsi créées. Avec la disparition progressive du «bol de fer» (le revenu assuré par l'État), on augmente certes la productivité, mais on crée de nouvelles classes, on continue de rendre les membres du Parti communiste plus «égaux» que les autres, on encourage le système de «la porte arrière» (corruption et népotisme) et le syndrome «des yeux rouges» (l'envie).

Les femmes chinoises, particulièrement, perdront-elles avec la modernisation ce que la Libération leur a apporté?

35 ans après la libération

cent des années 50, malgré tous les discours de Mao sur la nécessaire participation de l'autre moitié du ciel aux forces de production, et bien que leur condition ait radicalement changé depuis 1949, les Chinoises n'ont évidemment pas atteint en 35 ans de socialisme l'égalité promise par la révolution (et que les Occidentales attendent encore après des siècles de démocratie capitaliste!).

Mais leurs acquis sont énormes. D'abord, elles ont de quoi manger et se loger, ce qui n'était pas évident pour une population soumise depuis toujours aux épidémies et famines cycliques. Des changements législatifs leur ont donné accès à l'éducation, au travail salarié et aux institutions politiques; le spectre de leurs emplois et rôles économiques s'est considérablement élargi; et enfin, elles ont pour défendre leurs intérêts une organisation puissante et décentralisée, au membership quinze fois plus grand que le Parti communiste lui-même: la Fédération des femmes chinoises – dont les 650 millions de Chinoises sont membres d'office.

En 1978, à son 4e Congrès national, cette Fédération endossa le programme économique de Deng, prévoyant qu'il conduirait à la

Paysannes: gagnantes du premier round?

sont les priorités de leur puissante Fédération?

Voilà les questions que nous nous posions à la veille de notre périple chinois. Malheureusement, elles ne vont pas toujours avec les réponses que vous lirez maintenant, ce long préambule terminé! Car nous revoici à Canton-Guangzhou le soir du 19 septembre 1985, sortant de l'ascenseur infesté de touristes blancs, pour aller déguster notre premier banquet chinois dans une des cinq salles à manger climatisées du chic White Swan, au décor typiquement Howard Johnson's.

Plus tard, nous irons nous promener dans les rues tièdes où des multitudes, encore, avalent dehors, aux tables des binneries cantonnaises, leur bol de nouilles à cinq maos (25¢). Mais pas très longtemps car nous découvrons vite que si la Chine s'ouvre, c'est... jusqu'à 9 heures, 9 heures et demie du soir!

Le Texan avait raison: Guangzhou ressemble à Hong Kong. Les rues sont pleines de taxis aux jeunes chauffeurs aussi bien vêtus, dressés et modernes que les réceptionnistes du White Swan, maquillées, habillées et formées à l'occidentale.

Avant de rencontrer Huang Qing Yin, nous traversons à pied le vaste marché, aussi discrètes avec nos bras pâles et nos appareils photo que le Bonhomme Carnaval sur une plage portoricaine. Nous suivons madame Dai à travers les ruelles pleines d'épices, d'herbes médicinales, glands, racines, tabac, fruits... et animaux vivants: poissons, chats, chiens, hiboux, pigeons, serpents... Les Cantonais-es sont gourmands et mangent de tout. Les hommes sont en camisole, les femmes vêtues de ces ensembles de cotonnade imprimée, chemises courtes et pantalons, fréquents à Hong Kong.

Seuls les jeunes diffèrent: eux et elles suivent la mode occidentale, cheveux longs, jeans serrés et grands cotons ouatés.

À 65 ans, Huang Qing Yin est une intellectuelle choyée par le régime. Écrivaine reconnue, auteure de livres pour enfants traduits en plusieurs langues, elle est depuis 1979 vice-présidente élue de l'Association des écrivains du Guandong, qui regroupe 700 membres (dont 56 femmes). Membre du Parti communiste depuis 1981, «parce qu'une personne doit adhérer à un idéal et

lioré par des primes à la production, comme celui des ouvriers, ou par la vente des surplus aux quotas, comme celui des fermiers. Mais vous avez vu? On mène une campagne actuellement pour réhabiliter les enseignants. Et nous, on nous a promis d'augmenter bientôt nos salaires.»

Cette femme de 48 ans gagne 85 yuans par mois. Son mari, cadre d'un service de renseignements scientifiques, en fait 100. Mais leur fille universitaire leur en coûte presque 50 par mois en frais divers.

Pendant les années de ferveur ultra-révolutionnaire de la Révolution culturelle, et sous la menée de la fameuse Bande des quatre (comme disent les Chinois en montrant leurs cinq doigts... tellement Mao y consentait), le pays a persécuté ses cadres, intellectuel-le-s, artistes. Madame Dai, comme Huang Qing Yin et des milliers d'autres, a alors été envoyée à la campagne un an, en alternance avec son mari, pour «travailler dans les porcheries, nettoyer les toilettes, planter du riz les jambes dans la boue...» Même si elle n'était que de la neuvième catégorie de «salauds» à rééduquer, après les révisionnis-

chissent, ce sont les nouveaux riches de la Chine, avec des revenus de plus de 200, 300 yuans par mois.» Et dire qu'elle est encore bloquée à 85 yuans, alors que sa propre nièce, employée au chic White Swan, va chercher 100 yuans juste en primes!

Décidément, madame Dai ne digère pas le statut encore mal reconnu des intellectuels dont elle fait partie. Pourtant, elle appuie tout à fait le gouvernement actuel. Parce qu'il apporte au peuple une relative prospérité? Ou est-ce que, comme le prétend Terziano Terzani, «le régime de Deng Xiaoping demeure populaire parce que les gens savent que les seules alternatives possibles seraient ou bien un retour à l'idéologie radicale du maoïsme (peut-être sous la forme d'une dictature militaro-policière) ou bien, pire encore, le chaos?»

Hangzhou est fameux pour son Lac de l'Ouest, traversé d'une jolie digue et envahi de fleurs de lotus. Mais aussi pour ses soieries.

L'usine de tissage de soie Dujinsheng, fondée en 1922, emploie 3 000 ouvriers, dont 60 % de femmes, et fabrique



Usine Dujinsheng, Hangzhou



La moitié des médecins sont des femmes



Beaucoup de chemises Arrow

que le PC en a un», elle gagne 200 yuans par mois (environ 100 dollars), auxquels s'ajoutent de substantiels droits d'auteur. Elle habite, ici à Canton, un quatre pièces avec sa 4e fille, enseignante, qui, à 26 ans, hésite entre partir en Grande-Bretagne étudier la biologie et... se marier.

Mais toutes les intellectuelles ne sont pas aussi bien payées. Madame Dai, notre interprète, a été plus de 20 ans rédactrice et traductrice à l'agence de presse nationale Xinhua, ou Chine nouvelle, avant d'arriver en 1980 à l'Association des journalistes.

Dans le train qui va de Guangzhou à Hangzhou, au sud de Shanghai (36 heures!), traversant des rizières aux contours irréguliers, des villages de crépi rouge, des collines quasi tropicales, entre des remblais noirs du charbon omniprésent en Chine, madame Dai nous donne son avis.

«La Chine arrive, dit-elle, au véritable égalitarisme. À chacun selon la qualité de sa production. Fini l'entretien des paresseux. On peut désormais renvoyer les incompetents et donner des primes aux ouvriers méritoires. Mais pauvres cadres, pauvres intellectuel-le-s! Notre salaire à nous, à 70 yuans par mois en moyenne, ne peut pas être amé-

tes bourgeois, les membres du PC en voie de capitalisme, les droitistes, etc. Pourtant Mao, pour elle comme pour tou-te-s les Chinois-es à qui nous en parlerons, demeure un grand homme, malgré les erreurs de la fin de sa vie, alors qu'il était «mal conseillé par sa femme Jiang Qing et les trois autres de la Bande».

Aujourd'hui, dit-elle, tout a changé. A disparu, entre autres, le néfaste culte de la personnalité qui entourait Mao. Ni Li Xian-nian (le président de la République), ni Zhao Ziyang (le premier ministre), ni Hu Yaobang (le président du Parti communiste), ni Deng Xiaoping, le vrai leader, ne sont des vedettes populaires et la direction du pays est vraiment collégiale.

Pour elle, les objectifs de Deng sont clairs: hausser la production et le niveau de vie des gens. «Mais le retour aux incitations directes et individuelles ne change rien au principe officiel du socialisme: la propriété des terres est toujours collective, par exemple. Les communes populaires, qui cumulaient auparavant production et administration, se sont divisées en compagnies de production et canton administratif. Il y a aussi plus de coopératives. C'est pourquoi les fermiers s'enri-

des pièces de soie et de brocart. Depuis 1978, explique le directeur-adjoint, monsieur Gao King Mao, l'usine, plus autonome, gère toutes les étapes, de la conception des modèles à la mise en marché. Elle exporte 70 % de sa production, qui est passée de 3 à 4 millions de mètres entre 1979 et 1985, à cause d'une hausse de productivité due à la liberté laissée à la direction de recruter directement son personnel et d'ajouter au salaire de base, 75 yuans par mois, une prime allant de 10 à 40 yuans...

Nous interrompons la tirade de monsieur Gao: les femmes profitent-elles particulièrement de ce nouveau régime? «Bien sûr, répond-il, puisque les conditions de vie se sont améliorées avec la hausse de la production: il y a maintenant deux cantines, une crèche, un jardin d'enfants, un dispensaire, etc.» Mais, s'il y a 60 % d'ouvrières, pourquoi pas plus de 20 % de femmes aux postes de direction? «Parce qu'on choisit les responsables selon leur rendement, leur comportement politique et leur niveau d'instruction.» Et l'action positive? «On essaie de former plus de femmes cadres, avoue-t-il. Par exemple, le syndicat a une vice-présidente...»

En fait, l'usine Dujinsheng, comme tout

bon *danwei*, s'occupe de tous les aspects, professionnels, familiaux et même intimes de la vie de ses employé-e-s. Un *danwei*, en passant, c'est l'unité de travail ou de vie (village, université, usine, association, etc.) à laquelle appartient chaque Chinois-e. Le *danwei* a un pouvoir énorme. C'est lui «qui détermine qui sera critiqué et qui sera promu, et qui sera autorisé à loger dans les immeubles d'habitation de l'usine. Sans son accord il est difficile, parfois impossible, de se marier, de divorcer, d'avoir un enfant ou de se faire muter dans une autre unité⁵.» Il y a donc des moments où le gentil grand frère se transforme en Big Brother plus orwellien.

À notre demande, on fait venir la vice-présidente du syndicat et la responsable du planning familial. Quels sont les principaux griefs des ouvrières?, demandons-nous à la première. «Être tranquilles pour les études et le travail. Avoir de l'aide pour les problèmes familiaux, comme la garde ou les vacances des enfants, coudre les vêtements ouatés pour l'hiver. Améliorer ou trouver un logement, construire une crèche plus grande», énumère-t-elle. Dans la crèche «temporaire»

liard actuel. À moins de limiter radicalement cette croissance de la population, les Quatre modernisations sont vouées à l'échec: tous les gains économiques seront grignotés à mesure par les arrivant-e-s. De là l'adoption d'une rigoureuse politique de planning qui «consiste à permettre à chaque couple de n'avoir qu'un seul enfant, à limiter rigoureusement les naissances d'un deuxième et à empêcher résolument la procréation d'un troisième⁶.» Assez réussie dans les villes, l'application de cette politique prioritaire se heurte encore dans les campagnes (80 % du pays) à des résistances farouches, allant jusqu'aux infanticides de bébés filles largement rapportés dans la presse américaine. Il est aussi arrivé, souvent, que ses responsables aient été trop zélés: coercition, avortements forcés, ostracisme envers les contrevenantes, etc.

Le *danwei* étant responsable de cette politique, on retrouve parmi les fonctions du comité de planning de l'usine Dujinsheng, la contraception et l'éducation sexuelle. Ici, on recommande d'abord les piqûres mensuelles d'hormones... pour les hommes (une métho-

6 minutes, sans anesthésie, par la méthode d'aspiration.)

Mais si c'est le deuxième et qu'elle veut le garder? «On fait surtout le travail idéologique et si elle persiste, on la laisse faire... (en fait, la pression doit être assez forte). Mais maintenant la conception de la naissance a changé, poursuit la responsable. Avant, les femmes voulaient beaucoup d'enfants; maintenant, un leur suffit.» Fille ou garçon? «Ça aussi est changé. Dans les villes on préfère les filles, parce qu'elles auront le même travail, le même salaire; il n'y a aucun avantage supplémentaire à avoir un garçon. Puis les filles sont plus douces, affectueuses, près des parents, faciles à décorer...»

Y a-t-il des femmes à ne pas vouloir d'enfant? Peu, aucune, nous dit-on. Aussi rarissimes que les femmes qui ne veulent pas se marier? En fait, les Chinoises n'ont pas encore le choix, tellement le modèle mariage-enfant domine.

L'usine Dujinsheng était un exemple assez typique d'une entreprise chinoise moyenne; nous verrons à Ma Chiao des ou-



Le directeur de l'usine de cosmétiques, fier de son produit

que nous visiterons, une vingtaine d'enfants dorment sur des nattes colorées. En Chine, la plupart des entreprises ont des garderies sur place, mais au total, contrairement à ce que l'on croit, les ressources sont très insuffisantes.

Le syndicat joue aussi le rôle d'entremetteur en organisant des «soirées des usines» pour faire se rencontrer les célibataires de plus de 26 ans.

Car on encourage les ouvrière-e-s à se marier tardivement, ne serait-ce que pour faciliter l'application de la fameuse politique de l'enfant unique, en cours depuis 1979. «Alors si les femmes se marient à 20 ans (âge minimal selon la loi), elles ont trois jours de congé. À 23 ans, elles ont 15 jours!», explique la responsable du planning, qui dit travailler par la persuasion. «Après, on publicise la politique de l'enfant unique. En s'engageant à n'avoir qu'un enfant, le couple reçoit 50 yuans par mois, et les frais médicaux seront gratuits pour l'enfant (défrayés à 60 % seulement pour les enfants «multiples»). Pour l'instant, deux tiers des mères de l'usine n'ont qu'un enfant.»

Chaque année, 16 millions de nouveaux petits Chinois-es viennent s'ajouter au mil-



Beaucoup de «nouveaux pères», en Chine

de expérimentale limitée à la province du Zhejiang); ensuite, dans l'ordre, la pilule, le condom et le stérilet. Peu de ligatures des trompes. Dans les pharmacies de la ville, les contraceptifs sont gratuits. Mais on en fournit aussi à la «salle de lavage» de l'usine. Pour assister aux séances d'information comme pour demander des boîtes de condoms, il faut cependant montrer la carte jaune de personne mariée! Autrement dit, la contraception est interdite aux célibataires.

Cette «salle de lavage», dont nous entendons parler pour la première fois, joue un grand rôle dans le contrôle par le *danwei*, donc l'État, de la fécondité ouvrière. Toutes les femmes doivent s'y présenter au moment de leurs règles, pour y recevoir le «papier d'hygiène». Alors si une femme n'est pas venue depuis 50 jours, on s'inquiète, on s'informe...

Et si elle est enceinte? «Si c'est le premier et que c'est son tour, par ordre d'ancienneté (l'usine a un quota annuel de naissances à ne pas dépasser), ça va. Si c'est un accident de la veille, comme un condom percé, on lui donne une pilule pour «récupérer». Si c'est un oubli, on la fait avorter à l'hôpital, en 5 à

vières aux conditions de travail comparables.

À une heure au sud-ouest de Shanghai, le canton de Ma Chiao («pont du cheval»), ex-commune populaire, illustre bien les nouvelles tendances de l'économie. La production agricole occupe 10 000 de ses 22 000 travailleurs-euses (35 % de femmes). Ses 102 petites usines emploient 9 000 personnes, des femmes à 65 %. Mais, à ces occupations traditionnelles s'est ajouté un 3^e secteur: les «occupations secondaires». Qui vont du petit commerce à l'élevage de porcs, poulets, canards, vaches, lapins, à la culture de champignons, à la fabrication de produits artisanaux. Ces occupations sont essentiellement assumées par les femmes, en sus de leurs heures de travail dans les champs ou les manufactures.

Sur les pas de monsieur Chen Chuan Liang, directeur des relations publiques du canton, et de son adjoint (les relations publiques semblent réservées aux hommes!), nous visitons une de ces usines: 650 femmes y fabriquent, chaque jour, 6 000 chemises quadrillées de marque... Arrow! Leur salaire de base: 42 yuans par mois, peu. Mais elles vont se chercher jusqu'à 130 yuans en pri-

mes «à la pièce», nous assure monsieur Chen. L'usine est assez neuve, éclairée. Et le rythme de travail semble assez calme: la plupart des ouvrières sont jeunes et elles s'arrêtent carrément de coudre leurs étiquettes ou collets pour regarder ces xièmes «amies étrangères». Elles ont l'habitude d'être visitées.

Notre arrivée à Nanjing, le 28 septembre, coïncide avec les préparatifs de la Fête de la lune, le Noël chinois, la fête de famille et de retrouvailles. C'est donc par une immense bannière calligraphiée, «Vive l'amitié entre le Canada et la Chine», que nous sommes accueillies à l'usine des produits de beauté.

Cette PME créée en 1955 loge ses 300 travailleurs (200 femmes) dans un vieil immeuble vétuste, le nouveau n'étant pas tout à fait terminé. Elle fabrique des produits pour la peau et les cheveux et, de plus en plus, des cosmétiques (rouge à lèvres, poudre) parce que la demande chinoise augmente...

Nous n'avons pas vu, pourtant, beaucoup de femmes maquillées. «Les femmes plus

beaucoup de produits pour les cheveux et des lotions d'après-rasage.»

Nous en sommes aux questions concernant les ouvrières quand les caméras de la télévision régionale se pointent pour filmer «la délégation des journalistes féministes canadiennes». Ce soir-là, les 60 millions d'habitants du Jiangsu nous verront aux nouvelles!

Dans l'usine, les femmes remplissent à la main des petits pots de crème à base de perles d'eau douce, à la chaîne. Leur salaire moyen: 64 yuans par mois, plus, toujours, les primes. De 1978 à 1985, la production est passée de 3 à 10 millions de yuans, explique le directeur, monsieur Li Pi Jin, et sans augmenter pourtant le nombre d'employés. Avec les primes, les ouvrières sont plus enthousiastes et productives.

Quand nous parlons des problèmes de santé au travail causés, au Québec par exemple, par le système des primes au rendement, et des critiques des syndicats, monsieur Li tombe des nues. «Ici aussi, le syndicat doit protéger la santé des travailleurs, mais il n'y a pas de problèmes de stress ou

Nous entrons à Beijing le 30 septembre, à la veille de la Fête nationale célébrant la Libération de 1949, par une belle matinée ensoleillée. Mais avant de courir à la Grande Muraille ou à la Cité interdite, nous allons passer quelques heures avec des journalistes de la presse féministe chinoise, issue de la puissante Fédération des femmes.

Nous pensions en trouver trois ou quatre, elles – et ils – sont 13! Il y a là Wang Xiu Ling, rédactrice en chef du quotidien *Femmes chinoises*, Zhu Yiyun, rédactrice en chef de *Women of China*, des journalistes de *Femmes chinoises*, mensuel en chinois, et même la vice-présidente de la Fédération des femmes de Mongolie.

Notre première question, «Les trois médias incarnent-ils toujours les positions de la FFC?», les fait rire: «Oui, bien sûr! Et celles de la moitié du ciel! De toutes les femmes chinoises.» Alors peuvent-ils critiquer le gouvernement à l'occasion, quand ses politiques ne vont pas tout à fait dans le sens des femmes? «Oui, par exemple, on a dénoncé un gouvernement local pour ses inégalités

Photo: Camille Gagnon



Commune de Machao

vieilles se maquillent pour les fêtes, pour se promener... Mais les jeunes, c'est tous les jours!», répond l'une des quatre femmes entourant le directeur. Qu'est-ce que les hommes en pensent? «Les femmes sont très autoritaires, en Chine, alors les hommes suivent!», blague le secrétaire administratif, plutôt joli garçon: «D'ailleurs les hommes veulent s'embellir aussi, nous leur vendons

de fatigue. On ne travaille que huit heures par jour, et six heures l'été, à cause de la chaleur...» Et effectivement, la cadence, augmentée récemment, semble très supportable.

Nous quittons l'usine de cosmétiques de Nanjing les bras pleins de petits gâteaux de la lune, et de petits pots de crème à l'huile de vison.



Les 5 Innocentes à Shanghai avec Mme Dai et un collègue

dans le recrutement... Nos journaux sont là pour défendre les intérêts des femmes puisque, malgré la constitution, il reste des phénomènes d'inégalité et de féodalisme.»

La Fédération des femmes est-elle pour autant un groupe de pression auprès de l'État? Il est vrai que l'un des premiers mandats de cette organisation fondée dès 1949 est de «protéger et d'éduquer la femme et l'enfant et de représenter leurs droits et intérêts légitimes». Mais, et le 5e Congrès des femmes chinoises, en 1983, l'a répété: «La Fédération est placée sous la direction du Parti communiste chinois et lui sert de trait d'union avec les masses féminines⁷.» Conflit d'intérêts?

Ces dernières années, raconte la Britannique Elisabeth Croll, sociologue féministe auteure de plusieurs ouvrages sur les femmes chinoises, la FFC n'a pas eu le choix. Elle a dû défendre le droit au travail des femmes, menacé par le chômage, et répondre à l'augmentation de la violence envers les femmes, perpétrée par les hommes et les membres de leurs familles. «Plus de cas de viols ont été rapportés, de même qu'une hausse de la prostitution organisée. Des femmes ont été vendues en mariage... Et, à cause de la

SOCIÉTÉ CANADA-CHINE

Pour comprendre la Chine, s'en rapprocher et la vivre

- Cours de Cuisine et de Langue chinoises
- Tai-Chi
- Séminaires
- Centre de Documentation
- Librairie
- Et des VOYAGES...

Venez nous rencontrer
1072 St-Laurent, 3ème étage

866-4119

politique de l'enfant unique, il y eut une augmentation de la violence envers les filles et les mères de fille, une résurgence des infanticides de bébés et de mauvais traitements envers les mères⁸..»

Bref, après les avoir supportées, la FFC a dû reconnaître que les politiques de Deng causaient quelques problèmes nouveaux. Et, là, utiliser sa position politique très élevée pour réagir.

Les femmes profitent-elles de la politique d'ouverture économique?, demandons-nous aux femmes journalistes de la FFC? «Surtout les paysannes et les commerçantes, répond l'une; avec l'entreprise individuelle, les commerçantes les plus enthousiastes sont favorisées par l'État. Quant aux paysannes, comme elles font maintenant des occupations secondaires (élevage, tissage, etc.) en plus des travaux des champs, leur revenu est plus important.»

Alez Folkoff, conseillère au programme Femme et développement de l'ACDI, à Pékin, travaille de concert avec la FFC. Elle considère aussi que les paysannes sortent vainqueurs du premier round de la moder-

depuis un an, le problème est résolu. On a créé dans les provinces et municipalités touchées, à Shanghai par exemple, d'autres secteurs d'activité... Celles qui chôment, c'est qu'elles choisissent trop.»

Est-il vrai qu'on ait fortement préconisé, dans la presse entre autres, le retour au foyer des femmes mariées comme une solution au chômage des hommes? «Oui, admettent-elles, c'était un gros débat il y a deux ans. Une partie de l'opinion soutenait cela, à cause de la condition économique et des moeurs féodales. Mais la Fédération a exprimé très fort son refus et, aux femmes prêtes à retourner à la maison, elle a répété que la libération des femmes passe par la participation à la production. Mais tous les problèmes ne sont pas résolus...» Lesquels persistent? «Il y a encore discrimination dans le recrutement des ouvrières, des cadres, des étudiantes (à l'Université de Nanjing, nous n'avions trouvé que 20 % de femmes, concentrées en lettres et langues). Il n'y a que 21 % de femmes à l'Assemblée nationale populaire et, dans les entreprises, moins de 50 % de femmes cadres.

ment, sur 6 millions de cadres, il y a 28 % de femmes.»

On nous a dit que les hommes, dans les villes, et surtout dans les couples d'intellectuels, de cadres, d'ouvriers spécialisés, partagent les tâches domestiques. «Sur 200 couples de Beijing interrogés il y a peu par la FFC, dit Zhou Su, 68 % des couples le faisaient à deux, contre 28 % des cas, où c'était les femmes... À la campagne, c'est différent: les hommes y sont plus machos...»

Madame Dai nous l'avait bien dit: «Les femmes chinoises sont très libérées, puisque ce sont elles qui mènent à la maison. Je suis le "boss" chez moi. Je critique et je commande mon mari. Parfois je lui dis: Que vous êtes bête! Mais il me répond: Vous qui êtes si intelligente, pourquoi gagnez-vous moins que moi?» Et elle avait éclaté de rire, comme à toutes les deux phrases. Elle avait reconnu vite que son mari faisait la cuisine, le lavage et les autres tâches ménagères, qu'il cousait (lui), qu'il n'avait jamais nui à son travail et à ses nombreux déplacements... et qu'il n'était pas jaloux!

Nous aurons à Beijing une dernière rencontre intéressante, avec trois femmes, l'une journaliste au *Renmin Ribao* (Quotidien du peuple), l'autre écrivaine pour enfants et membre de la Conférence populaire chinoise, la dernière poète. Intéressante parce que, pour la première fois, nos vis-à-vis nous demandent ce que serait notre première critique des Chinois-es. «Qu'un milliard d'individu-e-s semblent penser la même chose! Voilà ce qui nous surprend le plus.»

Après avoir beaucoup rigolé, elles nous expliquent que même s'il y a plus de liberté



Pierre-Elliott Trudeau et Jacques Hébert en 1960



La 5^{ème} innocente, à Beijing


nisation: «Grâce à leurs nouvelles productions, elles font quelquefois plus d'argent que leurs maris demeurés manoeuvres, ce qui provoque quelques divorces... Mais dans les usines, c'est moins brillant. Avec une gestion plus rationnelle, on coupe des postes et c'est d'abord des femmes qu'on met à pied. Et il y a de gros problèmes de chômage. J'ai deux collègues chinoises qui, pour ne pas risquer leur emploi, ont envoyé leurs bébés à la campagne, chez les grands-parents, après leurs trois mois de congé de maternité. Elles ne trouvaient pas, ici même à Beijing, de place en garderies...»

Quand nous demandons aux 13 femmes de la FFC: «Est-il possible et souhaitable qu'une femme soit nommée un jour à la tête du Parti communiste chinois?», elles éclatent de rire. «Notre souci principal est que les femmes participent à l'édification du pays. Que ce soit un homme ou une femme, c'est pareil; il n'y a pas de contradiction. Un homme peut aussi bien défendre les intérêts des femmes.»

Nous référant à un article de *Women of China* d'octobre 1984, nous voulons savoir si le chômage des jeunes, des femmes à 60 %, est une des priorités de la FFC. «Ah! mais

Les Chinoises sont-elles confrontées à de nouveaux problèmes? «Surtout auprès des jeunes, la politique d'ouverture amène des influences néfastes, comme la pornographie sur vidéos et cassettes...» Et puis, analysé en large dans tous les journaux, il y a ce problème «d'indiscipline» des enfants uniques. Les «petits soleils» et «petites lunes» sont gâté-e-s par leurs parents et grands-parents, consommateurs, irrespectueux: «Comment deviendront-ils de dignes successeurs du mouvement révolutionnaire?» Alors les psychologues étudient la question, les professeurs et la FFC se concertent, on distribue aux parents des dépliants pour les conseiller sur «le sage amour des mères».

Pour en savoir plus sur les priorités de la FFC, en termes de formation des femmes, j'ai voulu rencontrer Zhou Su, responsable de l'information au département international. «L'une des tâches prioritaires de la FFC, dit-elle, est de découvrir ou former des femmes capables et de les proposer comme responsables. Au gouvernement, il y a actuellement une femme très haut placée, Chen Muchao, trois ministres, huit vice-ministres. Sur plus de 200 hommes. Nationale-



**VENEZ FÊTER
LE PRINTEMPS
SUR NOTRE TERRASSE!**

**APPORTEZ
VOTRE VIN**

521, rue Duluth est
Montréal
De midi à minuit
521-4206

de pensée depuis 1978, les Chinois-es ont gardé l'habitude de présenter une idéologie unifiée, de mettre l'accent sur les améliorations des gros problèmes, d'être prudent-e-s, surtout face aux étrangers, de se méfier des influences. Madame Ge renchérit sur madame Chen: «Et puis les Chinois aiment sauver la face, par patriotisme. Mais entre nous, nous nous critiquons beaucoup, tant les idées avancées que les vêtements!»

Intéressante aussi, leur vision du féminisme occidental: «Chez nous, dit la poète Li, il n'y a pas de mouvement féministe. C'est la Fédération des femmes qui guide les femmes moralement et juridiquement, et lutte contre la discrimination. Je ne comprends pas bien la raison d'être du féminisme chez vous. Aux États-Unis, par exemple, est-ce que c'est pour gagner l'égalité entre les hommes et les femmes? Alors, c'est une révolution qu'il faut!»

Vingt-cinq ans après leur voyage en Chine rouge, Jacques Hébert fait du camping dans l'antichambre du Sénat et Pierre Trudeau retourne en Chine pour la 6^e fois, mais avec des hommes d'affaires et légèrement bedonnant.

Et moi, quelques mois après mon retour, je cherche d'autres images des Chinoises de la modernisation. Ces coiffeuses tibétaines gérant leur salon en coopérative et qui m'ont offert un thé au beurre rance, à Lhassa, pendant le 2^e mois de mon voyage désormais solitaire? Ou cette classe du soir au fond du Sechouan, pleine de jeunes femmes apprenant l'anglais? Ces adolescentes ouïgoures, à

Urumqi, dans le Nord-Ouest, pratiquant leur anglais sur moi dans la rue? Ou plutôt, dans le train qui me ramenait d'Urumqi, ces trois enseignantes du Gansu retournant chez elles après un stage de perfectionnement? Assises, bavardes et moqueuses, sur la banquette de bois, aucunement dérangées par les hymnes révolutionnaires éruptés des haut-parleurs; l'une tricotait, l'autre résolvait des problèmes d'algèbre, pendant que la troisième lisait un manuel d'initiation à l'informatique. ✂

1/ Allusion à *Deux innocents en Chine rouge*, de Jacques Hébert et Pierre-Elliott Trudeau, Éditions de l'Homme, Montréal, 1961. Un best-seller de la Révolution tranquille.

2/ *The Forbidden Door*, Tiziano Terzani, Éditions Asia 2000, Hong Kong, 1985, p. 15. Correspondant à Pékin du *Der Spiegel* allemand, maoïste devenu très critique du dengisme, T.T. était expulsé de Chine en 1984.

3/ Cité dans *Chinese Women since Mao*, Elisabeth Croll, Éditions Zed Books, Londres, 1983, p. 21. Un essai excellent des politiques chinoises par rapport aux femmes.

4/ Terzani, op. cit., p. 19.

5/ *La Chine hors des sentiers battus*, Brian M. Schwartz, guide Artou, Genève, 1983, p. 49.

6/ *La Chine aujourd'hui: le planning familial*, dépliant, Éditions en langues étrangères, Beijing, 1983.

7/ *Le V^e Congrès des femmes chinoises*, sept. 1983, brochure de la FFC.

8/ Croll, op. cit., p. 122.

Qui et Comment?

De qui se composait, d'abord, ce nous parfois abusif? De cinq Québécoises copines et féministes (bien sûr!), dont quatre travailleuses en communications: Francine Tremblay, recherchiste à *Présent*, Radio-Canada; Camille Gagnon, relationniste à la Ville de Longueuil; Ariane Émond et Françoise Guénette, administratrice et journaliste à *La Vie en rose*. Plus Christiane Gagnon, professeure de psychologie au cégep de Jonquière.

Ce reportage a été rendu possible, comme on dit dans tout bon générique, grâce à une bourse offerte à F.G. par la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ) dans le cadre de son programme Nord-Sud; grâce à la collaboration de M. Duan Jin, premier secrétaire de l'Ambassade de Chine à Ottawa; grâce aux services en Chine de l'Association des journalistes chinois, et particulièrement de madame Dai Yuzhang; et beaucoup grâce à l'amitié et à l'accueil à Beijing de Jean-François Lépine. Grâce aux renseignements à Montréal de Claude Saint-Laurent, Patricia Alexander, Diane Beaudry, Jean-Pierre Bélisle et Li, les femmes de la Société Canada-Chine. Grâce à la disponibilité à Pékin de Gabriella Pambianchi.

100 heures de radio libre et folle!

CIBL. 104,5 FM

du 26 mai au 1er juin

consultez l'horaire complet de la programmation
"SPÉCIALE RADIOTHON 6ième ANNIVERSAIRE", dans
la revue de CIBL FM

information: 526-2581



ROSSINI

